

La fille
de la
JOCONDE

Catalogage avant publication de Bibliothèque et
Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Duquette, Christiane, 1952-

La fille de la Joconde

Sommaire : t. 2. Les princes rebelles.

ISBN 978-2-89585-451-7 (vol. 2)

1. Duquette, Christiane, 1952- . Princes rebelles. II. Titre.

III. Titre : Les princes rebelles.

PS8607.U694F54 2013 C843'.6 C2013-940888-6

PS9607.U694F54 2013

© 2014 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Édition :

LES ÉDITEURS RÉUNIS

www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :

PROLOGUE

www.prologue.ca

Distribution en Europe :

DNM

www.librairieduquebec.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Québec (Canada)

Dépôt légal : 2014

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

CHRISTIANE DUQUETTE

La fille
de la
JOCONDE



LES PRINCES REBELLES



LES ÉDITEURS RÉUNIS

CHAPITRE 1

Ville portuaire du Havre, juillet 1555

D'un bleu éclatant, le ciel était imprimé de quelques nuages en filaments, comme s'ils avaient été peints par un artiste. Les nuées blanches s'étiolaient au-dessus des trois caravelles, telle une immense main divine et protectrice. À la cime de leurs mâts, tous les navires arboraient fièrement les oriflammes garnies de lys d'or, symbole du royaume de France. Les bateaux avaient quitté les quais de la cité depuis une bonne heure, disparaissant maintenant à l'horizon.

Parmi la foule dense venue assister au départ de l'équipage et des intrépides voyageurs se confondaient badauds, nobles, catholiques et protestants, tous excités par cette mémorable expédition vers le Nouveau Monde.

Catherine essayait les larmes qu'elle ne pouvait retenir depuis que la silhouette de Francesca s'était évanouie au loin. L'écuyère avait pris place à la poupe de la *Grande Ramberge*, le dernier des trois-mâts. Inconsolable, elle s'appuya au bras de l'archevêque de Bourbon, qui l'accompagnait. À la demande du roi, celui-ci était venu bénir les passagers et les impressionnantes embarcations avant le grand départ. Le cardinal, voyant le chagrin de la reine, se fit un devoir de l'aider à se frayer

un passage jusqu'au splendide carrosse royal qui devait les ramener à Paris.

Soudain, Catherine aperçut une silhouette familière près d'un des pontons d'accostage. L'homme semblait hésiter à enfourcher sa monture. Son regard, attiré par une force invisible, restait rivé vers les confins de cet immense océan qui séparait l'Ancien Monde du Nouveau.

Reprenant peu à peu ses esprits et son flegme, Catherine l'interpella :

— C'est bien vous, Coligny ? Allons, amiral, venez vers moi.

Contrarié et pâle comme un cierge, Gaspard regarda une dernière fois l'horizon. Résigné, il s'empressa de retrouver la reine.

Sans se soucier de son avis, celle-ci lui fit signe de monter dans la voiture.

— Cocher ! Attachez la monture de l'amiral à l'attelage. Et vous, Coligny, assoyez-vous aux côtés du cardinal. Nous ferons un bout de chemin ensemble.

Le ton était impérieux, et Gaspard n'eut d'autre choix que d'obéir une seconde fois. Il aurait préféré rentrer seul à Paris et prendre le temps de se remettre du départ de Francesca. Il avait sacrifié l'amour de sa vie au profit de son titre d'amiral, et son mariage avec Charlotte de Laval était loin d'être aussi passionnel que s'il s'était uni à son écuyère. De plus, son épouse était protestante, et cela créait parfois des tensions religieuses au sein de leur couple. Il soupira.

Derrière la froideur qu'elle témoigna à Coligny, Catherine était malheureuse. Elle ne lui avait pas encore pardonné la peine qu'il avait causée à sa sœur. Dès que le carrosse s'ébranla, elle entama la conversation.

— Eh bien, Monsieur, il semble que votre beau rêve de conquête ait désormais le vent dans les voiles !

Gaspard s'agita sur la banquette, et le cardinal se racla la gorge.

— En effet, Altesse, admit l'amiral. Hum... sans votre confiance et sans votre appui, cet audacieux projet n'aurait jamais vu le jour. Comment vous remercier...

D'un geste, Catherine l'interrompit.

— Oh ! Vous le devez surtout à ma précieuse Francesca.

Le regard humide de Coligny lui fit adoucir le ton.

— Vous avez de la chance que je vous estime encore, Amiral. Mais si jamais il arrivait malheur à Francesca parmi ces peuplades primitives, je vous en tiendrai personnellement responsable.

Se considérant déjà coupable, Coligny prit au sérieux l'avertissement de Catherine, ce qui l'accabla davantage. De son côté, le cardinal ne se sentait pas concerné. Il fit glisser le rideau de la petite fenêtre contre laquelle il s'appuyait pour mieux contempler le paysage.

— Je vous assure, ma reine, que j'ai tout fait pour la dissuader de partir. Mais vous la connaissez mieux que moi. Cette

expédition répondait surtout à son besoin d'aventure, à ce désir impétueux de fuir toute vie banale.

Catherine se réfugia dans un long silence. L'amiral avait raison. Ce voyage offrait à son intrépide *sorella* la possibilité d'apporter à sa vie tout le mordant dont elle avait tant besoin. Cette pensée lui fit du bien.

— Altesse, ajouta Gaspard, attristé, je puis vous assurer qu'en quittant la France, elle cherche à me punir. Et, croyez-moi, elle y réussit parfaitement !

Océan Atlantique, août 1555

Depuis qu'il avait quitté les côtes françaises, le petit convoi maritime avait bénéficié de vents favorables. Toutes voiles déployées, les trois navires voguaient sur l'océan vers le sud-ouest. Pendant la traversée, les caravelles, elles, ne dormaient jamais. Jour et nuit, les marins s'y relayaient et, même par beau temps, ils avaient toujours de quoi s'affairer.

Ce matin-là, peu avant l'aurore, un orage éclata et la mer se mit à s'agiter. D'énormes vagues houleuses déferlèrent sur le pont des bateaux, les faisant dangereusement tanguer.

Francesca, étendue sur une étroite couchette dans le quartier des officiers, se réveilla brusquement. Elle entendit, venant du pont, une voix rassurante s'élever au-dessus du tumulte de l'équipage. Il faisait un noir d'encre dans la cale, et le fracas assourdissant des vagues se cassant sur la coque était sinistre. Ne pouvant se rendormir, l'écuyère enfila ses cuissardes et replaça son épée dans son fourreau. Francesca la gardait

toujours près d'elle pendant la nuit. Ainsi armée, elle voulait décourager l'officier de Bougainvillier, avec qui elle partageait les lieux ; le fait de dormir à proximité d'une femme le rendait un peu trop audacieux.

Pour éviter de réveiller ses compagnons, dont le ronflement de quelques-uns lui parvenait à l'oreille, elle se faufila à tâtons en direction de l'échelle de l'écoutille et se retrouva sur le pont de devant. Les hurlements effroyables du vent dans la voilure la figèrent sur place. Autour d'elle, des matelots couraient çà et là. Certains tendaient des cordages afin de pouvoir s'y agripper ; d'autres grimpaient aux mâts et carguaient les voiles avant que le vent, dans sa fureur, ne les déchire. Le capitaine fit sonner la cloche d'alarme, réveillant les quelques officiers et marins qui dormaient encore. Déséquilibrée, Francesca s'appuya au bastingage.

— Par Neptune ! Mademoiselle del Giocondo, lui lança la voix puissante de Villegagnon, je préférerais que vous retourniez dans votre couchette. Cette tempête est trop violente...

La seule syllabe que Francesca put prononcer fut « Oh ! ».

Jamais elle n'avait eu le mal de mer, mais le bateau tanguait tellement sur cette mer déchaînée qu'elle dut se pencher pour vomir. Elle sentit alors une lourde masse s'abattre sur l'arrière de son crâne. Puis, plus rien.

En une fraction de seconde, Francesca gisait près du bastingage de tribord, assommée par une énorme pièce de bois qui s'était détachée de la vergue de la voile. Lorsque Villegagnon la vit ainsi étalée, il se précipita auprès d'elle. Au moment même où il la souleva, une immense vague déferla et les fit chanceler. À grand-peine, il réussit à la hisser sur le gaillard d'arrière et à

la mettre à l'abri dans sa cabine. Seul Nicolas, parce qu'il était capitaine, avait droit à une cabine.

Trois jours passèrent avant que Francesca ne reprenne ses esprits. De violents coups de marteau résonnaient dans sa tête. Elle ne put réprimer les larmes de douleur qu'une compresse imbibée d'eau douce épongeait délicatement. En ouvrant les yeux, elle reconnut Madame Dujardin penchée sur elle, le visage soucieux.

— Enfin, vous revoilà parmi nous, Mademoiselle.

— On a bien cru vous perdre, ajouta une voix masculine derrière elle.

La soignante ramassa le linge mouillé et se leva.

— Quel soulagement, n'est-ce pas, commandant? dit-elle. Je vais de ce pas prévenir le docteur.

Avant de quitter la pièce, elle lança le morceau de tissu souillé dans un seau.

Nicolas s'approcha de la malade et s'assit à son tour sur le banc. Francesca était d'une pâleur effrayante. Sans chercher à cacher son émoi, il se mit à bafouiller maladroitement :

— Vous connaissez sans doute dame Dujardin. Elle nous a appris qu'elle avait déjà été infirmière, et elle s'est aimablement offerte pour assister le médecin de bord.

— Oui, bien sûr, je me rappelle. Mais... la tempête? Capitaine, qu'est-ce qui m'est arrivé?

— Eh bien, vous veniez juste de monter sur le pont lorsqu'une terrible bourrasque s'est abattue sur l'un des mâts.

Un morceau de la vergue s'est détaché et est venu frapper votre crâne. Il vous a causé une vilaine blessure, qui a nécessité une délicate intervention ; votre état nous a tous fort inquiétés.

Tant bien que mal, Francesca souleva un bras. D'une main tremblante, elle toucha le bandage qui lui enserrait la tête.

— Mais... mes cheveux? demanda-t-elle, alarmée. Vous avez coupé mes cheveux?

Pour la calmer, Nicolas lui prit tendrement la main.

— J'en suis désolé. Le docteur Boileau a été contraint de les raser pour soigner votre plaie. Il a aussi précisé qu'ainsi il y aurait moins de risque d'infection.

Les larmes roulèrent de nouveau sur les joues de l'écuyère. Ses longs cheveux étaient maintenant rasés. Elle aurait voulu se rebeller, mais elle n'en avait pas la force.

Sur ces entrefaites, le docteur Boileau entra dans la cabine.

— Alors, on m'informe que ma patiente s'est réveillée, lança-t-il de bonne humeur. Mais qu'est-ce qui...

Perspicace, le médecin comprit que Francesca déplorait qu'on lui ait coupé son abondante chevelure. Son regard s'assombrit. Il ne put s'empêcher de changer de ton et de la chapitrer dûment :

— Voyons, Mademoiselle, cessez immédiatement ces enfantillages. Après avoir frôlé la mort de si près, vous ne pouvez pleurer la perte de vos cheveux : ils repousseront !

Stupéfaite, Francesca regarda Villegagnon. Ses yeux le suppliaient de la défendre.

— Il vous faut comprendre l’impatience de notre médecin, expliqua Nicolas. Pendant trois jours, vous avez été entre la vie et la mort. Et il n’a guère eu le temps de se reposer...

Insatisfait de cette explication et lui donnant une tape dans le dos, Boileau incita le capitaine à lui laisser la place. Tout en vérifiant le bandage de sa patiente, il tint à souligner :

— Mademoiselle, la terrible tempête que nous avons affrontée, en plus d’emporter dans son sillage deux de nos matelots, a fait plusieurs victimes. Il y a eu quelques blessés légers, mais il m’a fallu également opérer un officier dont le foie avait été perforé par un harpon et constater le décès d’un canonnier, écrasé par un lourd canon. Ce n’est pas tout. Avant-hier, j’ai dû amputer la jambe d’un mousse, tombé du haut de la grande hune.

Francesca rougit de honte. La tonte de sa chevelure n’était rien vis-à-vis de la perte d’une vie ou même d’un membre. D’autant plus que l’amputé était un jeune matelot.

— Ciel! Vous avez raison, docteur. Et les passagers? Et les autres navires? demanda-t-elle, agitée, tentant de se redresser.

— Tout est sous contrôle, Mademoiselle del Giocondo, la calma le médecin, un peu moins rudement. Hum... votre état excuse amplement votre réaction. Vous ne pouviez pas savoir l’horreur qu’on a vécue ces derniers jours.

Puis, pince-sans-rire, il ajouta :

— Au contraire de vous, la majorité des passagers ont eu la sagesse de demeurer dans les cales. Maintenant, si vous voulez vraiment me faire plaisir, acceptez de vous reposer et

guérissez bien vite. J'aurai au moins la satisfaction de vous avoir sauvé la vie.

Rassurée au sujet des colons, Francesca se laissa tomber dans un profond sommeil. Au cours de la visite du médecin, elle ne s'était pas rendu compte qu'elle était dans la cabine et la couchette du capitaine. Depuis l'accident, Nicolas couchait en effet sur un matelas de foin, qu'il avait placé près de sa table de travail.

Au fur et à mesure que son état s'améliorait, l'écuycère prenait conscience de l'amabilité que le capitaine lui témoignait. Nicolas lui apportait ses repas, lui donnait des nouvelles des colons ; le soir, avant d'aller s'étendre sur sa pailleasse, il lui faisait même la lecture, à la lueur des chandelles. Une sorte de lumière brillait dans ses yeux, et le regard qu'il jetait sur elle avait changé. La situation lui paraissait romantique, mais elle pouvait se tromper.

Francesca n'avait pas totalement oublié Gaspard ni la douleur de son renoncement. Des pensées se bousculaient dans son esprit. Elle qui croyait avoir perdu à jamais le goût d'aimer s'émoustillait juste au son de la voix de Nicolas. Elle se sentait troublée.

« Dans le doute, se dit-elle, ne rien dire, ne rien faire et attendre la suite des événements. »

Les deux semaines qui suivirent furent ponctuées de pluie, de quelques bourrasques, entrecoupées de périodes d'accalmie et d'épisodes ensoleillés. Infatigable, Villegagnon se montrait très autoritaire, imposant à l'équipage une rigoureuse discipline. La même, d'ailleurs, qu'il exigeait de lui-même. Avec minutie, il calculait la vitesse des vents, analysait ses cartes de

navigation, et observait les courants et les étoiles. Une maxime, entendue d'un sage capitaine de frégate, lui revenait toujours à l'esprit lorsqu'il prenait la mer :

«Le vent et les vagues favorisent toujours celui qui sait naviguer!»

Lorsqu'il n'était pas à l'affût d'un autre ouragan, il scrutait l'horizon, craignant une possible attaque d'une flotte portugaise ou espagnole. Une fois par semaine, il se rendait en chaloupe sur les deux autres bateaux. Il y faisait une inspection minutieuse, et en profitait pour dîner avec les capitaines et les officiers.

Après plusieurs jours de patience, Villegagnon avait cédé à l'envie de faire la cour à Francesca. Il avait moins hésité qu'il ne se l'avouait, faisant les premiers pas. Déployant tout son charme, il avait réussi à attendrir la farouche écuyère et à séduire son cœur.

Un soir où la lune, ronde et rougeoyante, était propice à exciter les sens et à faciliter les confidences, Nicolas vit apparaître l'écuyère sur le pont principal. Il était de garde à la timonerie et tenait, d'une main ferme, la roue du gouvernail.

Depuis peu, le docteur avait retiré les bandages qui ceignaient la tête de Francesca. Pour camoufler sa mince couche de cheveux, elle s'obstinait à porter son grand chapeau à plumes, quitte à devoir courir à sa poursuite au moindre coup de vent.

Elle lui lança un tendre regard et vint le rejoindre près du gouvernail. Nicolas l'accueillit en couvrant de son bras les épaules de sa bien-aimée. Le vent était doux et le ciel presque magique.

— Je dois te l'avouer, Nicolas. Lorsque tu m'as déclaré tes sentiments, la méfiance s'est tout de suite installée en moi. Ç'a été ma première réaction. J'étais prête à retourner dormir dans la cale et à endurer la désobligeance de cet idiot de Bougainvillier. Toutefois, il m'a suffi de penser à toutes tes attentions et à tes veilles passées à mon chevet pour comprendre que tu étais sincère.

Francesca esquissa un sourire chaleureux et passa rapidement une main dans les cheveux ébouriffés de Nicolas.

— De plus, je n'ai pu résister à cette magnifique tignasse rousse qui, déjà à notre première rencontre, m'avait séduite.

— Je serais bien curieux de connaître celui que tu as aimé et qui t'a fait tant de mal, mon cœur. Pour que tu craignes tant de t'engager de nouveau, c'est qu'auparavant tu as dû beaucoup souffrir. Était-ce l'amiral de Coligny, par hasard ?

Après un long silence, Francesca ouvrit son cœur. Elle lui fit cet aveu :

— En fait, tu es le troisième homme à qui je donne ma confiance et mon affection. L'enchantement, état ressenti au début par les amoureux, s'est chaque fois soldé par une amère déception.

Nicolas la serra plus fort, l'encourageant à poursuivre.

— Le jovial Cellini a été le premier à réellement me plaire. Cependant, je me suis vite aperçue qu'il préférerait davantage les jeunes garçons aux filles.

Interloqué, le capitaine ne put réprimer un « Oh ! ».

Néanmoins, il n'y donna pas suite et se tut.

— Nous sommes restés bons amis et je dois admettre que j'ai encore beaucoup d'affection pour lui. Par la suite, comme tu l'as deviné, je me suis follement attachée à Coligny.

— Il m'a semblé que tu ne lui étais pas indifférente. Alors, qu'a-t-il bien pu se passer ?

Francesca haussa les épaules.

— Eh bien, il a obtenu son titre d'amiral. Pour faire honneur à son rang, il a choisi de se tourner vers une jeune dame de la noblesse. Depuis, je m'étais bien juré de ne plus aimer, mais te voilà.

— Par Neptune ! Mon cœur, c'est bien tant pis pour eux. Pour ma part, je préfère croire que, depuis le début des temps, les étoiles en avaient décidé autrement et que nos destinées devaient se croiser.

— Cher capitaine, je ne te connaissais pas ce petit côté romantique, tu m'étonneras donc toujours !

Nicolas sourit. Écartant du dos de la main une des plumes du chapeau de son amante, il l'embrassa avec une infinie tendresse.

Palais du Louvre, avril 1556

De l'affaire de Lady Fleming, Catherine avait appris deux utiles enseignements. *Primo*, ce qu'elle devait formellement retenir avant toute chose était l'importance de s'assurer auprès de la courtisane à enrôler, outre une sincère loyauté, une

certaine capacité de discernement. *Secundo*, elle avait constaté que ladite Écossaise, bien qu'ayant commis quelques erreurs de jugement, avait tout de même fait fléchir Henri. Son passage auprès du roi avait permis de déstabiliser, pour un court moment, l'influence des de Guise et de sa maîtresse Diane. Cette simple aventure avait réussi là où bien des stratégies avaient échoué. Il valait donc la peine de s'en inspirer.

Plus que jamais, Catherine voulait sauvegarder le trône pour ses enfants, quitte à partir en guerre. Bien sûr, une guerre qui n'impliquerait aucun combat sanglant ni perte de vies. Elle allait se servir, contre ses adversaires, d'une arme subtile et élégante pour mener à bien ses négociations politiques : la séduction !

Innocemment, à la fin d'une rencontre intime avec son époux, elle avait exprimé le désir de s'entourer de dames d'honneur.

— Henri, mes obligations m'empêchent de voir mes enfants aussi souvent que je le désirerais. Et, depuis le départ de Francesca, mes journées me semblent bien tristes. Ces demoiselles de compagnie pourraient me distraire.

Le roi, qui avait gardé bonne souvenance de l'agréable rencontre de la jeune et jolie préceptrice d'anglais, avait consenti de bonne grâce.

Sans perdre de temps, Catherine, craignant qu'une fois mise au courant la rusée Diane ne compromette ce projet, s'attela à la tâche. Pour rassembler son armée de séductrices en dentelle, il lui fallait commencer par égayer la vie à la cour et ensuite la rendre plus raffinée, y attirant davantage d'érudits. Durant les après-midi, elle organisa des réunions musicales et favorisa des séances de lecture. Elle invita de talentueux poètes, tels que

Pierre de Ronsard et Joachin du Bellay. Pour les soirées, de grands bals étaient donnés, une ou deux fois par semaine. Elle attira ainsi de nombreuses jeunes dames de la noblesse. Peu à peu, il lui fut aisé de les connaître et de choisir parmi elles les meilleures charmeuses.

Mademoiselle de Limeuil fut sa première recrue. D'une beauté saisissante, celle-ci appâtait autour d'elle bien des hommes. En contrepartie, dotée d'une vive intelligence, elle savait, par une écoute attentive et de tendres flatteries, s'attirer les amitiés de ses compagnes. Elle évitait ainsi de désagréables jalousies. D'elle se dégageait une telle sensualité qu'aucun doute ne planait quant à sa connaissance des plaisirs charnels de l'alcôve.

Vinrent se joindre à elle, entre autres, la blonde demoiselle de Beaume, la pétulante demoiselle de Rouhet et la rêveuse demoiselle de Savigny. Bientôt, près d'une centaine de jeunes filles, provenant des quatre coins du pays et même d'Italie, gonflèrent les rangs de «l'escadron volant» de la reine de France.

Dès que Catherine accordait à l'une d'elles le titre de dame d'honneur, elle lui offrait un magnifique coffre de noyer décoré de nymphes ou de figures allégoriques. Celui-ci contenait une cassette de bijoux et trois superbes robes brodées de fils d'or ou d'argent, confectionnées dans de riches tissus de velours, de soie ou de satin.

Un matin, Catherine réunit ses troupes dans la grande salle de bal du Louvre pour qu'elles y reçoivent une éducation sur les bonnes manières. Après avoir fait aligner ses recrues, elle leur présenta la comtesse de Blainville.

— Allons, mes demoiselles ! Un peu de silence, je vous prie, ordonna-t-elle. La comtesse, revenue récemment de Venise, vous enseignera les récentes tendances exigées par le bon ton. Évidemment, il conviendra de les maintenir à la cour de France.

En s'écartant de son invitée, elle lui fit un signe de la main.

— Nous vous écoutons, ma chère !

La comtesse se rengorgea. Elle était très fière que la reine lui fasse l'honneur de lui permettre d'éduquer ces jeunes femmes. Elle déclama de sa voix claire :

— Eh bien, mes demoiselles, commençons par la démarche. Celle des Vénitiennes est d'une élégance des plus féminines, expliqua-t-elle. Maintenant, regardez-moi bien. Selon la mode, la façon de se déplacer consiste à se dandiner légèrement les hanches tout en laissant tomber sa cape ou son large manteau vers l'arrière, jusque sur les reins. Voilà. N'est-ce pas charmant ?

À la suite de la prestation de la comtesse, des rires fusèrent. Mais au regard sévère de Catherine, toutes redevinrent sérieuses.

— Sous vos robes d'apparat, poursuivit la comtesse, vous porterez un corset lacé afin d'amincir votre taille.

Notant un regard hésitant chez ses demoiselles, la reine crut bon d'ajouter :

— Vous verrez, les courbes de votre silhouette n'en seront que davantage favorisées.

— Lors des sorties dans la foule, il vous est conseillé d'avancer les lèvres afin de faire entendre une sorte de sifflement. Les badauds comprendront qu'ils doivent se disperser. Il est également considéré comme très gracieux de tenir les yeux mi-clos et de tendre les lèvres comme si vous vouliez donner un baiser.

La comtesse marqua une pause. Encouragée par Catherine à continuer, elle termina en se promenant entre ses élèves. Chez certaines, elle inspecta les dents; chez d'autres, elle huma leur odeur, tout en déclarant :

— Hum... Au sujet de la propreté du corps, il est recommandé de prendre régulièrement des bains, aromatisés d'herbes parfumées. Pour ce qui est de vos dents, mes toutes belles, il faudra utiliser un linge rude, de l'eau et du vinaigre.

— Votre sourire n'en sera que plus séduisant! conclut Catherine.

Elle tapa dans ses mains, leur faisant signe de prendre congé.

Venaient s'ajouter à tous ces apprentissages des leçons de danse, comme la gaillarde et la branle. La tâche principale de l'escadron de charmeuses était, tout d'abord, d'amuser le souverain et de séduire les nobles courtisans qui le côtoyaient.

Jamais les demoiselles ne devaient accorder leurs faveurs sans la permission de la reine. Par la suite, elles devaient discrètement faire part à celle-ci des confidences astucieuses qu'elles avaient habilement soutirées de leurs admirateurs. Peu à peu, Catherine allait en apprendre de bien utiles secrets.

Pour sa part, Diane avait essayé, mais en vain, d'enrayer l'invasion de ces demoiselles frivoles qui, à ses yeux, étaient

de mœurs païennes. Cela lui était insupportable de les voir, non seulement indifférentes à son autorité, mais aussi bafouer les règles chrétiennes de bonne conduite qu'elle avait réussi à maintenir jusqu'ici à la cour.

Pour son malheur, comme ces joyeuses distractions plaisaient plus que tous à Henri et à ses courtisans, les doléances de la duchesse de Valentinois n'eurent audience qu'auprès des représentants du clergé et des épouses trompées.

Baie de Guanabara, avril 1556

À ma sérénissime souveraine, précieuse amie et affectionnée sorella,

Par l'intermédiaire d'un riche marchand, il m'est enfin donné l'occasion de t'écrire, ma si lointaine Cathia. Son bateau, en partance pour le continent français, a dû accoster non loin de nos côtes pour de sérieuses réparations. Il m'a promis de te faire parvenir cette lettre.

Je dois d'abord faire amende honorable: désormais, je ne dénigrerai plus tes talents de divination. Eh oui! Comme tu me l'avais prédit, je suis tombée amoureuse pendant l'interminable traversée de l'Atlantique.

Cathia, tu n'imagineras jamais de qui. Eh bien, de ce vaillant capitaine de Villegagnon! À travers les mille imprévus et périls de la mer, j'ai appris à apprécier son sang-froid et son souci constant du bien-être de ses passagers. Ses hautes connaissances sur le plan maritime et astral donnaient confiance à tous, et son talent de navigateur, même lors de grandes tempêtes, inspirait

notre respect. Sans relâche, il surveillait également les deux autres navires et s'assurait de ne jamais les perdre de vue.

Il m'a confié qu'avant même notre départ, il s'était déjà épris de moi. Imagine, quel grand cachottier, tout de même ! Il lui aura fallu un imprévisible coup du destin pour qu'il se déclare, mais voilà, c'est fait. Je te raconte brièvement : lors d'une terrible tempête en mer, j'ai été blessée à la tête par une lourde pièce de bois arrachée à l'un des mâts. Ne t'inquiète pas, grâce aux bons soins du médecin de bord et à la bienveillance de Nicolas, je me suis complètement rétablie. Voilà, cet accident nous a permis de nous rapprocher et de mieux nous estimer.

Au début, je te l'avoue, la peur de souffrir m'empêchait de voir clair en mon cœur, mais Nicolas a su, par sa gentillesse et sa patience, me convaincre de lui donner une chance. Depuis, cara mia, je suis au comble du bonheur.

Après plus de trois longs mois de navigation, une immense falaise blanche s'est enfin détachée de l'horizon. Sous une chaleur torride, nous accostions, le 10 novembre de l'an dernier, dans la charmante baie de Guanabara. Nous avons été accueillis par une luxuriante végétation et par des cris perçants d'oiseaux sauvages provenant d'une forêt dense, composée de hautes broussailles et d'arbres fruitiers géants.

Un petit groupe d'indigènes, aux grands yeux noirs et à la peau tannée par le soleil, a fait sa timide apparition quelques jours après notre arrivée. Les hommes n'étaient vêtus que d'un morceau d'étoffe drapé autour de leurs hanches, qui ne cachait, en fait, que leur sexe. Quant aux femmes, elles avaient les seins découverts, ce qui fit rougir bien des colons.

Nous avons la chance d'avoir parmi nous le sieur de Leroy, qui connaissait un peu leur langage pour avoir fait partie d'une expédition antérieure avec une flottille espagnole, en 1539. Grâce à ses dons d'interprète, nous avons appris l'existence de trois autres colonies portugaises, toutes catholiques et installées dans une région plus éloignée, dans les terres.

Voyant l'inquiétude des protestants, Leroy nous a assurés que ces chrétiens souhaitaient, en premier lieu, sauver l'âme des païens incultes qu'ils nommaient «sauvages». En outre, s'ils étaient venus vivre dans ce Nouveau Monde, c'est qu'ils désiraient probablement, tout comme nous, rebâtir leur vie et vivre en paix. Cela a semblé suffire à rassurer tout le monde.

Entre-temps, j'avais ordonné à deux marins de m'apporter mon coffre de cadeaux afin de leur démontrer notre volonté d'entretenir des relations amicales avec les indigènes. Les miroirs et les bandes de tissu en satin eurent un succès immédiat. Nous avons pu voir apparaître, sortant de derrière les hautes herbes, une dizaine d'autres Indiens qui vinrent s'asseoir près de nous, sur le doux sable blanc de la grève.

Les semaines et les mois suivants, les colons, aidés par une vingtaine d'indigènes, ont entrepris de construire un immense établissement. Celui-ci comprend au premier étage plusieurs dortoirs, un très grand réfectoire et une charmante chapelle. Au second, qui ne couvre que la moitié de la superficie du rez-de-chaussée, se trouvent des chambres individuelles pour le capitaine, quelques émissaires du roi, dont je fais partie, ainsi que pour de riches nobles de la communauté protestante. Tout n'est pas encore terminé, bien sûr, mais au moins nos lits sont installés et nous pouvons y dormir en sécurité. À la tête du mien, tel que promis, trône l'oriflamme aux armoiries de la France.

Chaque soir, il rappelle à mon cœur la tendresse que j'ai de vous tous, chers amis que j'ai quittés. Au milieu de la cour, les hommes ont dressé un long mât d'où flotte au vent, depuis quelques jours, un magnifique pavillon orné de fleurs de lys avec les inscriptions: Fort-Coligny. Je connais un amiral qui en sera très fier lorsque tu le lui apprendras!

Je me suis fait une amie indigène. Elle se nomme Akas. Elle est très jolie, et ses cheveux lisses, qu'elle natte habilement, sont aussi noirs que les tiens. Elle m'a appris à extraire le sucre de longues tiges pouvant atteindre jusqu'à sept mètres, que l'on nomme « cannes à sucre ». J'ai dégusté de juteuses oranges, dont la chair succulente n'avait rien à voir avec ces fruits fades du même nom que nous avons goûtés lors d'un repas champêtre, en France. Juste avant la saison des pluies, le climat est devenu plus chaud et plus humide. Nous évitions alors la forêt, qui était irrespirable et où les moustiques nous faisaient une guerre sans merci. Heureusement, Akas m'a apporté de son village une pommade qui réussit à les faire fuir. Elle a vingt ans, trois enfants, et son époux est l'un des chefs de sa tribu.

À l'intérieur de la colonie, le bruit court que quelques membres, surtout des calvinistes, auraient formé un clan d'insatisfaits, très stricts sur les normes et règlements du protestantisme. Ceux-ci accuseraient certains, d'esprit plus libre, de ne pas pratiquer leur religion convenablement. Ce genre de fanatisme malsain exaspère et inquiète au plus haut point mon bien-aimé Nicolas. Par contre, je sais le pouvoir et l'influence positive qu'il a sur nous tous. J'ai grande confiance que sa force de caractère et ses compétences de commandant rétabliront vite la situation.

Pour ma part, bien que je n'en laisse rien paraître, je ne puis me soumettre à leur religion sans me sentir infiniment coupable vis-à-vis de la nôtre. Assurément, les graines du catholicisme semées dans notre enfance par les Bénédictines se sont fortement enracinées en moi et auront raison de toute autre doctrine.

Depuis près d'une année, maintenant, que je n'ai eu de nouvelles de toi, ma tendre sorella. Jamais nous n'avions été séparées si longtemps l'une de l'autre. Crois-moi, tu me manques terriblement. Lorsque je m'assieds sur la plage, je te revois, cara mia, te promenant rêveuse aux abords de la Seine. Lorsque le soir, autour d'un feu, la voix puissante d'un colon chante la nostalgie de notre chère patrie, je nous revois près de l'âtre, à Fontainebleau, complices et fortes devant l'adversité. Quand je doute de moi ou de ma mission, en cette sauvage contrée, j'essaie toujours d'imaginer ce que ta sage raison me conseillerait.

J'espère que la vie à la cour n'est pas trop difficile, que la duchesse de Valentinois ne te fait pas la vie dure et te laisse en paix.

Je sais, nous nous sommes promis de nous faire confiance et de ne pas nous inquiéter, mais tout de même, il me tarde vraiment d'avoir de tes nouvelles. Comment vont les princes, la petite Marguerite et Nostradamus sur qui, j'en suis persuadée, tu peux compter ? Cathia, à jamais, vous resterez dans mes pensées, toi, ma belle amie, tes enfants chéris et ma tendre Monna Lisa.

Dolce mia, tous les soirs, je prie le glorieux saint Georges pour qu'il nous protège.

Je t'embrasse, ma Cathia,

ta dévouée et affectionnée sœur, Francesca del Giocondo